

L'écriture et l'identité dans les *Mémoires de ma vie* et les *Mémoires d'outre-tombe* (livres I-XII) de Chateaubriand

Daniela Ćurko
Université de Zadar*

Dès l'incipit des *Mémoires de ma vie*, Chateaubriand nous prévient de son projet d'écriture qui est de *rendre compte de lui à lui-même* (voir MOT I : 61). Pour approcher ce *moi* de Chateaubriand, en tant qu'identité personnelle, nous avons eu recours à la pensée de Ricœur selon laquelle l'identité n'est pas que la mêmété – elle peut être aussi *mienneté*, *ipséité*, ce qui comprend l'altérité. Dans la première section de notre article, nous avons analysé notamment les chapitres I et IV du livre XII, où Chateaubriand s'identifie avec deux grandes figures de littérature, Shakespeare, et Byron, érigées en modèles par les romantiques français. Chateaubriand voit dans le dramaturge l'artiste vivant dans une époque sanglante, et y assumant le rôle de l'intermédiaire entre deux mondes, l'un finissant et l'autre naissant. Cette position médiane de Shakespeare coïncide avec celle que, dans la « Préface testamentaire », Chateaubriand nous dit occuper lui-même : il se dit s'être rencontré « entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ». Sa réflexion sur Byron, dont il voit la mémoire déjà effacée en Italie où le poète a vécu, et qu'il voit presque oublié à Londres, est une méditation sur la pérennité et le sort de son propre œuvre.

Dans la seconde section, nous avons étudié la question de l'identité en tant qu'instance narrative, et conclu que l'idée de la voix sans corps, de cette voix d'outre-tombe, a partie liée avec la définition de l'identité personnelle par Descartes et Locke.

Mots-clés : Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, identité, mémoire, Descartes, Locke, Ricœur.

1. Introduction

Dans les livres IX à XII des *Mémoires d'outre-tombe*, c'est en « magnifique ambassadeur » (MOT I : 632) de Louis XVIII à Londres, d'avril à sep-

* dcurko@unizd.hr.

tembre 1822, que Chateaubriand se penche sur sa jeunesse et son passé dans la capitale britannique, quand, trente ans auparavant, il n'y était qu'un « pauvre émigré » (Ibid.), lors de ses années d'exil politique en Angleterre (1792–1800). Et c'est dans le livre XII que le mémorialiste, grand lecteur, érudit et polyglotte, et notamment anglophone, nous donne son aperçu de la littérature anglaise ancienne et contemporaine, ainsi que sa vision de la société et de la politique anglaises de la dernière décennie du XVIII^e siècle. Nous y remarquons une identification explicite avec l'image du jeune Shakespeare, ainsi qu'avec Lord Byron. Nous verrons aussi que Chateaubriand se réfère à leurs œuvres à plusieurs reprises dans d'autres passages des livres I à XII des *Mémoires*, qui forment notre corpus de recherche. Dans la première section de notre article, nous étudierons le sens des parallélismes établis par le mémorialiste, afin de cerner les raisons profondes de cette identification, par-delà l'admiration des romantiques pour la littérature anglaise, dont Shakespeare. Dans notre approche, nous nous référons à la pensée de Paul Ricœur, et notamment à son ouvrage *Soi-même comme un autre* (Ricœur 1990) afin de voir l'articulation de l'autre et du même.

Dans la seconde section de notre article, nous nous pencherons sur un autre aspect de la problématique de l'identité, laquelle s'impose comme un thème majeur des *Mémoires d'outre-tombe*. Il s'agit de la vision de la voix sans corps, de la voix d'outre-tombe, voix qui serait celle du narrateur, double du mémorialiste. Nous démontrerons que Chateaubriand, amateur de philosophie, aurait pu trouver l'idée d'une telle instance narrative dans la vision de l'identité personnelle exposée dans le *Discours de la méthode* et les *Méditations métaphysiques* de Descartes, ainsi que dans l'*Essai concernant l'entendement humain* de John Locke.

2. Je est un autre. La réflexion de Chateaubriand sur Shakespeare et Byron

Nous étudierons dans cette première section le rapport des reflets dans le miroir qui sont, pour Chateaubriand, les figures de Napoléon, de Shakespeare, et de Byron, dans la reconstitution que le mémorialiste fait de la formation de son identité, et notamment de son identité d'écrivain, dans les *Mémoires d'outre-tombe* (livres I–XII).

Dans sa réflexion sur l'identité, Paul Ricœur distingue l'identité comme *mêmeté* (angl. *sameness*) et l'identité comme *mienneté* ou l'*ipséité* (angl. *selfhood*), la seconde définition comprenant aussi l'altérité. Il souligne : « L'ipséité, ai-je maintes fois affirmé, n'est pas la mêmeté. » (Ricœur 1990 : 144). Ricœur rappelle aussi, à la suite de Freud, que le processus de la formation de l'identité comprend des identifications plurielles, « par lesquelles de l'autre entre dans la

composition du même. » (*Ibid.* : 146). L'ipséité, par conséquent, contient l'altérité. Par le processus de l'intériorisation, l'effet initial de l'altérité est annulé. Il ajoute : « L'identification à des figures héroïques manifeste en clair cette altérité assumée [...] (*Ibid.* : 147). Par le processus de l'intériorisation, l'effet initial de l'altérité est annulé. Dans le récit de sa jeunesse, et notamment dans le récit des années de formation de sa personnalité d'homme et d'écrivain, qui sont les années de son exil en Angleterre, Chateaubriand s'identifie, évidemment d'une manière oblique et indirecte, à plusieurs « figures héroïques »¹, et notamment à Shakespeare, sur la vie duquel il réfléchit dans le premier chapitre du livre XII. Ensuite, Chateaubriand s'identifie à Byron, auquel il dédie le quatrième chapitre du même livre, et puis il semble trouver des parallélismes entre lui et Napoléon, homme politique de premier ordre. C'est l'identification au grand dramaturge et au poète majeur du romantisme anglais qui est l'objet de notre étude, l'admiration de Chateaubriand pour Napoléon ayant déjà été étudiée par le romancier Julien Gracq dans son article intitulé « Réflexions sur Chateaubriand », écrit et publié en 1960 pour un numéro spécial des *Cahiers du Sud*, à la demande de Jean Ballard, directeur de la revue (Gracq 1989 : 914–926).²

Dans sa recherche du nom, recherche essentielle pour un fils cadet qui n'hérite pas du titre, donc qui n'a pas le droit au nom du père, ainsi que dans sa recherche de la carrière et surtout de sa vocation, le futur mémorialiste, qui n'était alors qu'un jeune provincial obscur, sans fortune ni gloire, se trouve plusieurs figures qui sont autant des modèles intériorisés. Ainsi, celui qui doit encore devenir Chateaubriand, se faire un nom, et donc acquérir une identité dans le monde des lettres, et qui publie, pour l'instant, d'une manière signifiante, des œuvres anonymes ou des ouvrages publiés sous plusieurs pseudonymes³, s'identifie aux figures de deux écrivains célèbres, à Byron, son contemporain, et à Shakespeare, grand dramaturge de la Renaissance.

2.1. Shakespeare et sa position de l'« entre deux mondes »

Chateaubriand, érudit et anglophone, connaissait bien les principales pièces de Shakespeare. Ainsi, écrivant, lorsqu'il était ambassadeur à Londres en 1822, le récit de sa traversée à pied de la forêt des Ardennes, advenue vers le

¹ Nous reprenons ici le terme de Ricœur, déjà cité (1990 : 146–147).

² Toutefois, nous soulignons que Gracq n'était pas d'avis qu'il s'agissait dans ce cas-là d'une identification : « La vie de Napoléon est enchâssée au milieu de son grand livre non pas, comme on le dit petitement, pour suggérer le parallèle, mais plutôt, je le crois, comme son talisman. [...] il [Chateaubriand] a regardé l'homme et le monde, soulevé sur les épaules de Bonaparte, d'où l'on les voyait tout de même comme de nulle part » (Gracq 1989 : 925).

³ Ces noms de plume, comme « Le Chevalier de C***. », M. de Saint-Malo, ou encore François Auguste Chateaubriand (sans la particule), dont Chateaubriand se servit pour publier ses premières œuvres, ont été évoqués par Jean-Marie Roulin (2007 : IV).

20 octobre 1792, après la dissolution de l'armée des Princes, le mémorialiste âgé y évoque-t-il les œuvres littéraires dont les scènes étaient placées dans cette forêt, et notamment la comédie *Comme il vous plaira* de Shakespeare (voir MOT I : 617). Ensuite, dans une sorte d'aperçu de la vie politique à Londres durant son exil de 1792–1800, le mémorialiste évoque, dans une prolepse, un souvenir poignant, mais dont on peut douter de la véracité. Il s'agit du spectacle de la fin tragique du roi George III, devenu fou dans sa vieillesse, scène à laquelle Chateaubriand aurait assisté par hasard lors de sa visite du palais de Windsor. Il y dépeint le vieux roi en avatar du roi Lear : « Le monarque, en cheveux blancs et aveugle, parut, errant comme le roi Lear, dans ses palais et tâtonnant avec ses mains les murs des salles » (MOT I : 744).

Dans le premier chapitre du livre XII, le mémorialiste remarque que, de tous les auteurs de l'Histoire de la littérature anglaise, la critique littéraire anglaise ne restait unanime qu'en ce qui concerne la valeur et l'importance de John Milton et de Shakespeare, alors que la renommée littéraire d'un Alexandre Pope était déjà, par exemple, une chose du passé. Le mémorialiste se demande alors si les riches ambassadeurs français à la cour d'Élisabeth I^{ère} se doutaient de l'existence, du potentiel, et surtout de l'avenir littéraire d'un jeune „baladin“ (MOT I : 711), leur obscur contemporain, qui devait encore se faire un nom : Shakespeare. Le statut et la renommée mondaine, temporelle et passagère des ambassadeurs français à la cour de la reine Elisabeth I^{ère} sont opposés à celle, pérenne, d'un Shakespeare. Et surtout, Chateaubriand fait un parallèle entre la méconnaissance du talent du jeune Shakespeare, par des notables de la Renaissance élisabéthaine et l'attitude de la haute émigration française des quartiers ouest de Londres envers lui et ses compagnons d'infortune, snobés, voire ignorés par la grande noblesse en exil à Londres. Chateaubriand rappelle que les contemporains des grands écrivains ne saisissent pas en général leur importance, qu'elle n'est révélée au public qu'après leur mort, en nous suggérant ainsi que ce sera aussi son propre cas.

Le grand dramaturge joue évidemment ici le rôle du reflet dans le miroir d'un Chateaubriand, lui-même jeune exilé, inconnu et pauvre, aspirant à la gloire littéraire, lors des années de son premier séjour en Angleterre. Les rapprochements sont nombreux : Chateaubriand voit Shakespeare lui ressembler non seulement par une jeunesse obscure et un talent méconnu au début de leur carrière, mais surtout par sa position de l'entre-deux mondes. Les deux écrivains vivaient à la charnière des deux époques – Shakespeare écrivait à la fin la grande dynastie des Tudor et au début de celle des Stuart, alors que lui, Chateaubriand, était né « entre les deux siècles, comme au confluent de deux fleuves » (MOT IV : 603), entre le monde de l'Ancien régime et le monde postrévolutionnaire de la France moderne. L'identification du jeune Chateaubriand, jeune exilé à Londres et écrivain en herbe, avec Shakespeare, à l'époque où le dramaturge n'était qu'un jeune acteur inconnu, permet le rapprochement de leurs deux époques historiques res-

pectives. Avec ses « destructions de monastères, ses fous, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux » (MOT I : 714), l'époque du règne d'Henri VIII, l'avant-dernier Tudor, devient une métaphore de la Révolution, et surtout une image de la Terreur, dont Chateaubriand avait bien évoqué des portraits grotesques et horribles « d'une série de têtes de gorgones » (*Ibid.* : 560), dont le portrait de Marat, peint comme un « Caligula de carrefour » (*Ibid.* : 561), tout comme le mémorialiste a évoqué un monastère abandonné (*Ibid.* : 571–572), ou la dévastation de l'ancien monastère des cordeliers par des Marseillais en 1792 (*Ibid.* : 559). Quant aux bourreaux, Chateaubriand n'a pas omis d'évoquer Sanson et Simon, dont il nous dit imaginer la présence inquiétante, lugubre et funeste dans la foule qui regardait passer la reine Marie-Antoinette, jeune, joyeuse et insouciant mère, avec ses deux enfants, dans la galerie des Glaces à Versailles, et cela quelques jours avant la prise de la Bastille (*Ibid.* : 384), et donc peu de temps avant la fin macabre de la famille royale, dont Chateaubriand sera appelé à identifier les ossements en 1815, comme il nous l'annonce dans une de ses prolepses. Ainsi, quand il s'identifie avec le futur grand dramaturge, vivant à la fin du règne de Henri VIII, qu'il dit être sanguinaire, Chateaubriand fait allusion, par cette identification même, à la violence de sa propre époque, celle de la France révolutionnaire et postrévolutionnaire. Il peint donc ici, comme il s'était proposé dans la « Préface testamentaire », l'Histoire de son pays, à travers la représentation de sa propre personne : « Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde [...] » (*Ibid.* : 758).

2.2. *Lord Byron, ou la question de la mémoire d'un homme et d'un œuvre*

Après avoir ouvert avec Shakespeare son abrégé de la littérature anglaise au chapitre XII, Chateaubriand dédie le chapitre IV du même livre à la seconde figure, Lord Byron⁴, qu'il dit être un « barde immortel » (*Ibid.* : 727), et le « plus grand des poètes que l'Angleterre ait eu depuis Milton » (*Ibid.* : 729), partageant ainsi « un éloge presque unanime du porte-drapeau du romantisme anglais » (Bony 2001 : 44) par les romantiques français. Avant d'analyser en quels traits consiste cette identification, précisons d'abord qu'elle ne date pas de l'époque de la jeunesse de Chateaubriand, puisque le premier recueil de poésie de Byron, *Hours of idleness*, a été publié en 1807, sept ans après le retour de Chateaubriand en France, et que Chateaubriand rappelle lui-même que Byron n'était qu'un enfant lors de son exil en Angleterre. L'identification, toutefois, est évidente, et elle nous semble être tardive, plus encore que dans le cas de Shakespeare pris

⁴ Byron, né en 1788, est donc de vingt ans plus jeune que Chateaubriand.

comme modèle. C'est bien le vieux mémorialiste, et non pas du jeune homme qu'il avait été, qui s'identifie au grand poète du romantisme anglais. D'ailleurs, Chateaubriand nous a précisé avoir ajouté, à ses pages du chapitre IV écrites sur Byron entre avril et septembre 1822, celles de la seconde partie du chapitre, et qui ont été écrites en 1834, et en 1840. La perplexité du lecteur quant à la question de l'âge de la voix qui parle dans les *Mémoires* reflète d'ailleurs celle de Chateaubriand lui-même, quand il nous avoue, dans son Avant-propos, qu'il ne sait pas si ses mémoires « sont d'une tête brune ou chenue. » (MOT I : 169).

Ce n'est pas seulement parce que Shakespeare et Byron étaient érigés en modèles de l'école romantique, notamment dans la Préface de *Cromwell* (cf. Hugo 2009 : 30, 34–37) et par le Stendhal de *Racine et Shakespeare* (cf. Stendhal 1936), que Chateaubriand les prend pour modèle de l'identification. Une autre raison s'ajoute à cela. La première partie du chapitre IV du livre XII a été écrite en 1822, la seconde en 1834, et après 1820 déjà, avec l'arrivée de la nouvelle, jeune génération, celle des écrivains romantiques, la gloire de Chateaubriand est ternie, et qu'il lui faudrait peut-être, dans sa vieillesse, s'identifier au « chancre immortel » (*Ibid.* : 726, 730), qui est sa périphrase pour désigner Byron, alors que lui, Chateaubriand ne reste, pour la critique de l'époque, que l'« auteur du *Génie du christianisme* » (*Ibid.* : 727). L'identification lui sert, nous semble-t-il, à reprendre une place de premier ordre, ne fût-ce que dans une sorte de classement personnel, et à se positionner par rapport à ces deux grands écrivains.

Le mémorialiste trouve de nombreux rapprochements, qu'il dit être « les affinités d'imagination et de destinée » (*Ibid.* : 727) entre lui et le poète anglais : leurs enfances passées dans la solitude des grandes espaces, un peu sauvages, d'une province reculée, au bord de mer, leurs souvenirs du château familial, établissant le parallèle entre Byron chantant ses souvenirs d'enfance relatifs à Newstead-Abbey en Écosse, et ses propres souvenirs narrés du château de Combourg. Il cite ensuite une longue phrase, traduction en prose des vers du recueil *Hours of Idleness*, publié en 1807, où Byron chante la bruyère et la tempête, comme Chateaubriand narre dans le Prologue du livre I des *Mémoires d'outre-tombe* sa naissance à Saint-Malo lors d'une tempête d'automne (note), ou se rappelle, dans le même Prologue, les messes de Noël dans la cathédrale malouine, pendant son enfance, quand les voix des nombreux fidèles se mêlaient au bruit du vent et de l'orage. Il cite ensuite un extrait de la traduction en français des « Vers écrits sous un ormeau dans le cimetière d'Harrow », poème du même recueil et choisi par Chateaubriand, le lecteur s'en doute, parce que la douleur profonde de Byron, ses regrets de « vaguer » seul dans le lieu où jadis il se promenait avec ceux qu'il aimait, correspondent à la douleur que Chateaubriand a ressentie lors de son troisième retour à Combourg, désormais désert, avant son départ pour l'Amérique, et dont le récit est narré dans une prolepse, au chapitre XIV du livre III (*Ibid.* : 297–298). Le mémorialiste se rappelle ensuite avoir traversé souvent le village

de Harrow, « sans savoir le génie qu'il renfermait » (*Ibid.* : 723), en faisant là une erreur de date, quand il situe la scolarité de Byron à l'école de Harrow lors de son exil à Londres, alors qu'elle en est postérieure, comme le note Jean-Claude Berchet.⁵ Le mémorialiste rappelle aussi qu'ils avaient fait tous les deux leur voyage en Orient, comme le feront tous les grands auteurs du romantisme à la suite de Chateaubriand (note). Ils y ont commémoré les mêmes ruines de la Grèce.

Dans des pages du chapitre que Chateaubriand écrit donc postérieurement, en 1834, il établit d'autres rapprochements avec Byron, concernant leur carrière et leur œuvre littéraire : ils sont tous deux « chefs de la nouvelle école française et anglaise » (*Ibid.* : 726), tout comme ils ont tous deux donné des descriptions de Rome.⁶ Le mémorialiste rapproche aussi leur carrière politique, cette dernière étant également prestigieuse en ce qu'ils étaient devenus pairs de leurs pays respectifs.⁷ Il conclut que Lord Byron vivra, parce qu'il a été « l'enfant de son siècle comme moi » (*Ibid.* : 727), constatant ainsi que leurs œuvres ont en commun d'être l'autobiographie de toute une génération.

Toutefois, à la fin de 1845, quand Chateaubriand ajouta une partie médiane du paragraphe de l'actuelle page 724 du chapitre sur Byron, il remarqua que, lors de son second séjour à Venise, le poète anglais y était déjà oublié, après y avoir vécu célèbre, tout comme il était déjà oublié à Londres. Chateaubriand en tira une conclusion résignée sur le périclisme de la mémoire et notamment de la renommée littéraire, trop fugaces, la même conclusion qu'il avait faite jadis, dans *René*, au sujet de la mémoire des grands personnages historiques comme le roi d'Angleterre James I^{er}. La mémoire est avant tout, pour Chateaubriand, gardienne et garant de notre identité :

Et néanmoins, sans la mémoire, que serions-nous ? Nous oublierons nos amitiés, nos amours, nos plaisirs, nos affaires ; le génie ne pourrait ressembler ses idées ; le cœur le plus affectueux perdrait sa tendresse, s'il ne se souvenait plus ; notre existence se réduirait aux moments successifs d'un présent qui s'écoule sans cesse ; il n'y aurait plus de passé. (MOT I : 227)

Nous montrerons que cette vision s'accorde avec celle de John Locke, dont l'empirisme articule « l'identité personnelle et la mémoire personnelle » (Ferret 1998 : 164). L'homme est le produit de son passé, de son expérience, ou plutôt de la somme de ses expériences.

⁵ Dans la note n° 1 de la page 723, Jean-Claude Berchet rappelle que Byron n'y était mis qu'à l'âge de 13 ans, donc en 1801, alors que Chateaubriand était déjà retourné en France depuis un an. (Cf. MOT I : 723).

⁶ Chateaubriand cite les *Martyres* et sa *Lettre sur la campagne romaine* comme celles où il décrit Rome, (cf. MOT I : 726), alors que l'éditeur Jean-Claude Berchet précise à la même page, dans sa note n° 5, que les descriptions de Rome chez Byron se trouvent dans *Childe Harold*, chant IV.

⁷ Chateaubriand était devenu pair de France en 1815, pendant la Seconde Restauration.

3. *L'instance narrative des Mémoires d'outre-tombe comme une voix sans corps, et la définition de l'identité personnelle par Descartes et Locke*

Dans la seconde section de notre article, nous étudierons l'identité narrative des *Mémoires d'outre-tombe*, posée comme une voix sans corps. Nous examinerons si elle a partie liée avec la vision de l'identité personnelle de Descartes et de John Locke. Nous notons que, sans parler d'une intertextualité, nous étudierons une concordance, une similitude de la vision de l'instance narrative par Chateaubriand, et de celle de l'identité par les deux philosophes.

Rappelons d'abord que l'idée de l'instance narrative en forme d'une voix désincarnée est tardive dans la chronologie de la rédaction des *Mémoires d'outre-tombe*. Au début du livre I de ses *Mémoires de ma vie*⁸, œuvre qui représente une esquisse des futurs livres I à III des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand se place sous l'égide de Montaigne⁹ pour nous préciser son projet d'écriture : écrire une autobiographie, dont l'aspect événementiel serait d'une importance moindre par rapport à la dimension réflexive et introspective.¹⁰

Toutefois, ce projet autobiographique initial sera modifié au fil des années, et notamment après 1830, l'année de rupture dans la vie de Chateaubriand, la fin de la Restauration ayant mis fin à sa carrière d'homme politique et de diplomate. Jean-Claude Berchet souligne que l'insuccès de l'édition de ses Œuvres complètes (1826–1831) oblige Chateaubriand à questionner sa carrière littéraire ou plutôt ce qu'il en restait en 1831, et à réviser et à revoir son projet des *Mémoires*. Il décide alors de réunir en un seul et même projet l'autobiographie, l'histoire de France et l'épopée¹¹. Ayant donc changé de projet et de vision de l'œuvre, le mémorialiste change de titre, et les *Mémoires de ma vie* deviennent les *Mémoires d'outre-tombe* (cf. Berchet 1989 : 12–13). C'est dans la « Préface testamentaire », dont la date exacte reste difficile à déterminer (1832 ou décembre 1833¹²) que Chateaubriand

⁸ Jean-Claude Berchet souligne que de cette œuvre écrite du mois d'octobre 1812 à 1817, il ne reste qu'une seule copie, celle des trois premiers livres, faite en 1826 pour Mme Julie Récamier. Cf. Berchet 1989 : 11.

⁹ Rappelons que Montaigne nous avertit dans son avis « Au lecteur » qu'il représente lui-même l'objet de sa réflexion et le thème principal de ses *Essais* (« Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre [...] » (Montaigne 1989 (2002) : 9). Dans le chapitre *Essais d'outre-tombe* de son ouvrage *Écritures du moi, paysages, figures dans l'œuvre de Chateaubriand*, Patrizio Tucci souligne d'ailleurs l'importance de l'influence de Montaigne sur Chateaubriand (Tucci 2018 : 19–39).

¹⁰ « Comme j'entrepris d'ailleurs l'histoire de mes idées et de mes sentiments plutôt que l'histoire de ma vie, je n'aurai pas autant de raisons de mentir » (MOT I : 62, nous mettons en italiques).

¹¹ Cf. *Ibid.* : 758.

¹² Jean-Claude Berchet souligne que la « Préface testamentaire » était datée du 1^{er} août 1832, lors de sa première publication dans la *Revue des deux mondes* du 15 mars 1834. Toutefois, lorsqu'elle fut reprise dans *Lectures* (en octobre 1834), elle était datée du 1^{er} décembre 1833 (cf. Berchet 1989 : 755).

nous dit d'une manière explicite avoir réorienté le projet de ses *Mémoires*, qui vont devenir *Mémoires d'outre-tombe*, en nous disant que la voix que l'on entend constamment dans ses *Mémoires* est une « voix lointaine qui sort de la tombe » (MOT I : 759). Il avait déjà insisté, dans le même paragraphe final de cette Préface, sur ce lieu d'illocution, d'où émane la voix en tant qu'instance narrative : « j'ai toujours supposé que j'écrivais *assis dans mon cercueil* » (*Ibid.*, souligné par nous).

Tout en rappelant que l'identité narrative et l'identité personnelle est opposée par Ricœur (1990 : 137–166), nous nous demandons si l'idée de l'instance narrative comme une voix d'outre-tombe aurait partie liée avec la définition de l'identité personnelle par le Descartes des *Méditations métaphysiques* et du *Discours de la méthode*, et par le John Locke de *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Dans notre approche de Descartes, nous nous référons à la lecture de François Guéry (cf. Descartes 1997) et Philippe Ducat (cf. Descartes 1996), alors que dans notre approche de John Locke nous renvoyons surtout à la lecture de la question de l'identité personnelle chez Locke par Paul Ricœur (2000 : 123–131).

Chateaubriand a-t-il eu des connaissances de la pensée de Descartes et de Locke ? L'importance et la fréquence des citations des autres écrivains dans les *Mémoires d'outre-tombe* a déjà été étudiée (cf. Sultan 1999 : 74–79). Quant à ses lectures philosophiques, c'était surtout celle de Montaigne qui a déjà été l'objet d'études (cf. Tucci 2018 : 19–39). Dans ce que Jean-Claude Berchet nomme la « digression philosophique » de Chateaubriand, par laquelle, selon Sainte-Beuve, Chateaubriand aurait clôturé le livre XI du « manuscrit de 1834 » des *Mémoires d'outre-tombe* (MOT I : 773–793), le mémorialiste souligne sa connaissance et son intérêt pour la philosophie, et notamment pour la métaphysique.¹³ Dans la seconde partie de cette « digression philosophique » retranchée, Chateaubriand cite Montaigne (*Ibid.* : 777), et se réfère à plusieurs philosophes idéalistes, de Pythagore à Kant, en passant par « les anciens et les nouveaux Platoniciens » (*Ibid.* : 779), sans y mentionner pour autant Descartes, et en n'y mentionnant John Locke, avec Malebranche et Condillac, que dans un contexte négatif : la pensée de ces trois derniers philosophes ne serait que des « rêvasseries contradictoires » (*Ibid.*), tout, selon lui, ayant déjà été dit en la matière par la philosophie ancienne de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie (*Ibid.*) qui ont très tôt « pénétré le pénétrable » (*Ibid.*). Malgré l'opinion dépréciative à l'égard de Locke et de Condillac que Chateaubriand exprime dans sa « digression philosophique retranchée », Jean-Claude Berchet souligne l'influence de leur philosophie sensualiste sur toute la génération de Chateaubriand (cf. Berchet 1989 : 7).

Dans une troisième section de la même « digression philosophique » (MOT I : 783), Chateaubriand donne un bref aperçu de la définition de l'âme par toute

¹³ « J'avais beaucoup étudié les livres de philosophie et de métaphysique : tout ce qu'on peut dire pour ou contre l'existence de l'âme et l'existence de Dieu m'était connu [...] » (MOT I : 773).

une pléiade de philosophes, des présocratiques¹⁴ jusqu'à Pascal et Leibnitz, toujours sans mentionner la pensée de Descartes. Nous démontrerons que malgré le silence du mémorialiste sur ses lectures de Descartes et en dépit de sa critique de Locke, son parti pris de recourir à cette voix « d'outre-tombe », donc de choisir une nouvelle posture énonciative, est la preuve d'une vision proche de celle de l'identité personnelle de ces deux penseurs.

Rappelons d'abord que la scène de la nuit que le jeune Chateaubriand était contraint de passer dans l'église de Westminster à Londres, décrite dans le cinquième chapitre du livre X (cf. MOT I : 641–643), et notamment la posture de Chateaubriand dans le pli de pierre d'une tombe de l'abbaye, est vue par Jean-Marie Roulin comme une métaphore et une mise en abyme de cette nouvelle posture énonciative du narrateur des *Mémoires d'outre-tombe*.¹⁵ Roulin en précise les enjeux qui permettent, en premier lieu, le changement radical de la perspective du narrateur : l'événement historique narré peut être dégagé de son actualité et comparé aux autres événements semblables ou analogues de l'Histoire de France (cf. Jean-Marie Roulin 2007 : VIII).

Ce qui nous intéresse ici en particulier, ce n'est pas la posture, mais l'instance narrative qui est la voix d'un mort, une voix désincarnée, sans corps. L'image est récurrente et Chateaubriand y revient au cours des trente ans de la rédaction des *Mémoires* – il l'utilise pour la première fois en 1817, quand il écrit le livre III des *Mémoires d'outre-tombe*, pour y revenir en avril 1846, dans l'Avant-propos écrit deux ans avant sa mort. Nous tenons à en rappeler deux occurrences :

Ceux qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'imiter ces folies, ceux qui s'attacheraient à ma mémoire par mes chimères, *se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort. Lecteur, que je ne connaîtrai jamais, rien n'est demeuré* : il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé. (MOT I : 291)¹⁶

Chateaubriand reprend donc cette image quelque peu lugubre dans l'Avant-propos (1846) des *Mémoires d'outre-tombe* : « On m'a pressé de faire paraître de mon vivant quelques morceaux de ces *Mémoires* ; je préfère parler du fond de mon cercueil ; ma narration sera alors accompagnée de ces voix qui ont quelque chose de sacré, parce qu'elles sortent du sépulcre [...] » (MOT I 1998 : 169).

Et pourtant, malgré ce mot de *rien* dont s'est servi Chateaubriand dans le livre III des *Mémoires d'outre-tombe*, nous posons l'hypothèse que l'idée de la

¹⁴ Des présocratiques, Chateaubriand mentionne Thalès, Démocrite, Empédocle, Hippocrate, Héraclite et Zénon. Voir MOT I : p. 783.

¹⁵ La perspective d'outre-tombe n'était point la perspective initiale de Chateaubriand, et les enjeux de cette nouvelle perspective d'outre-tombe ont été bien précisés par Jean-Marie Roulin.

¹⁶ Chateaubriand y reprend l'image employée pour la première fois dans le livre III des *Mémoires de ma vie*, dont la rédaction était achevée en 1817, comme le précise Jean-Claude Berchet dans sa Notice des *Mémoires de ma vie* (cf. MOT I : 57–59).

voix d'outre-tombe correspond à la définition de l'identité par Descartes, donnée dans la seconde des *Méditations métaphysiques* (Descartes 1996 : 30). Sans que l'on puisse établir les preuves d'une intertextualité cartésienne dans les *Mémoires d'outre-tombe*, nous sommes d'avis que l'idée de cette voix sans corps qui est celle du narrateur de Chateaubriand, a partie liée avec la manière dont Descartes voit et définit l'identité du sujet dans la « Méditation seconde », intitulée « De la nature de l'esprit humain et qu'il est plus aisé à connaître que le corps » où il conclut : « [...] je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit [...] ». (*Ibid.*) Stéphane Ferret souligne que le corps a été amputé dans cette définition. L'homme est déjà « une voix sans bouche » qui parle, un être immatériel pensant :

Le *cogito*, on l'ignore ou l'oublie le trop souvent, est formulé par un être sans corps, par une voix sans bouche, et il est vain de s'émerveiller devant la formule de Descartes – « je pense, je suis » plutôt que « je pense, donc je suis », car il s'agit moins d'un raisonnement que d'une intuition métaphysique –, si l'on néglige que ce n'est pas un homme qui parle - un homme n'existe pas dans un monde qui n'existe plus –, mais une créature immatérielle qui, tout en étant bien Descartes – le même être-, n'a pas d'autre réalité substantielle que celle d'un spectre ou d'un fantôme. (Ferret 1998 : 161)

En ce qui concerne le rapprochement de l'instance narrative des *Mémoires* et la définition de l'identité personnelle par John Locke, nous tenons à souligner que Locke, inventeur des termes du *soi* (le *self*) et de celui de la conscience (cf. Ricœur 2000 : 123), fait une équation entre l'identité, la conscience et la mémoire, où la conscience a le rôle cohésif des moments et des places différents où les *moi*, sans la conscience unifiante, resteraient éparpillés. Dans sa définition de l'identité personnelle, appelée aussi la *personne*, ou le *soi* (angl. *self*), Locke reprend l'expression de la chose « pensante » qui était au cœur de celle de Descartes¹⁷ : « C'est, je pense, un être pensant et intelligent, doué de raison et de réflexion, et qui peut se considérer soi-même comme soi-même, une même chose pensante en différents temps et lieux. [...] Le savoir de cette identité à soi, de cette « chose pensante » (clin d'œil à Descartes), est la conscience. » (Ricœur 2000 : 125). Chateaubriand, qui était non seulement anglophone mais traducteur du *Paradis perdu* de Milton, aurait pu connaître le chapitre XXVII du livre II d'*Essai philosophique concernant l'entendement humain*, et le lire dans le texte. Est-ce en s'y référant et en ayant à l'esprit la réflexion de Locke sur l'identité, sur ce qui nous est permanent, que l'écrivain a décidé de nous fournir, en une sorte d'exergue individuel d'un chapitre, ou commun à plusieurs chapitres de ses quarante-trois livres des *Mémoires*, des données sur les lieux et les temps de l'écri-

¹⁷ Toutefois, Ricœur souligne que l'on rapproche trop, et à tort, la vision de l'identité par Locke à celle de Descartes, alors que Locke se démarque et s'éloigne de Descartes par sa critique des idées innées (cf. Ricœur 2000 : 123).

ture ? Les lieux du travail rédactionnel sont déjà nombreux pour les seuls livres I-XII (la Vallée-aux-Loups¹⁸, Dieppe, Montboissier, Berlin, Paris, Londres), et les temps tout aussi divers, pour une œuvre dont le mémorialiste lui-même déplore les fréquentes interruptions dans la rédaction (cf. MOT I : 168).

Tout porte à croire que l'écrivain a hoisi de nous les révéler, et d'attirer notre attention sur les conditions de l'écriture de son narrateur-personnage, afin de mettre l'accent sur la fonction unifiante de sa conscience, mais aussi de son acte d'écrire. En effet, il semble que la conscience – et la mémoire du narrateur d'âge mûr, puis âgé, ait le rôle cohésif de ces divers lieux et divers moments de la vie de son double, l'auteur-personnage principal. Qui plus est, il nous semble même que c'est en effet l'écriture des *Mémoires* qui reprend, réitère ou dédouble la fonction que Locke donne à la conscience et à la mémoire : par la rédaction de son œuvre, Chateaubriand établit son identité, son *soi*, en reliant ses divers *moi* par l'acte d'écrire.

Il faut noter que le narrateur des *Mémoires d'outre-tombe*, ce double de Chateaubriand, n'est pas seulement instance narrative – il est devenu un personnage à part entière, parce qu'il arrête le cours de la narration chronologique de sa vie passée pour s'imposer à nous, pour faire l'intrusion, du temps présent de son acte d'écrire, soit en nous résumant les événements clés de sa vie, advenus entre l'arrêt de la rédaction et sa reprise, soit en nous décrivant le nouveau lieu, l'époque et les conditions de la rédaction du chapitre ou du livre qu'il est en train de commencer. Il y a donc le narrateur, l'exilé solitaire, sur l'ordre de Bonaparte, le réfugié dans la Vallée-aux-Loups en ce 4 octobre 1811 où il commence la rédaction de ses *Mémoires d'outre-tombe* (cf. MOT I : 171–173), l'être dont la voix s'adresse à nous dans les cinq premiers chapitres du premier livre. Il y a ensuite le Chateaubriand réfugié à Dieppe en septembre 1812 (cf. *Ibid.* : 214–215), qui nous parle dans le sixième et le septième chapitre du livre I, et dans les quatre premiers chapitres du second livre. Puis, il y a celui revenu dans sa propriété de la Vallée-aux-Loups en décembre 1813 (cf. 243), et de qui nous entendons la voix dans les quatre chapitres suivants du second livre. Il y a ensuite le promeneur nostalgique, hôte à Montboissier en été 1817 (cf. 258), qui nous parle dans les deux derniers chapitres du second livre, et dont nous entendons toujours la voix dans les six premiers chapitres du livre III. Puis il y a celui qui, narrant des chapitres sept à douze du troisième livre, est de retour dans la Vallée-aux-Loups en novembre 1817 (cf. 279). Ce narrateur est le double d'un Chateaubriand en banqueroute, qui nous dit qu'il regrette d'avoir à quitter sa propriété déjà vendue à un nouveau maître. Il y a aussi le Chateaubriand diplomate à Berlin (cf. 299 et sq.) dont la voix nous parle dans les neuf premiers chapitres du livre IV. Ensuite, il y a le démissionnaire, un homme libre de son temps, revenu à Paris en juin 1821 (cf. 337–338), d'où il

¹⁸ Cf. « Préface testamentaire » (MOT I : 759).

s'adresse à nous, au cours des chapitres dix à treize du livre IV, ainsi que dans le livre V. Et finalement, il y a « sa seigneurie le vicomte de Chateaubriand, pair de France, ambassadeur du Roi » (*Ibid.*: 422–423), à Londres en 1822, rédacteur et narrateur des livres VI à XII (cf. *Ibid.*: 422–424).

Ce qui relie les divers *moi* de ce narrateur-personnage, double de l'auteur, s'adressant à nous de ses temps, de ses lieux et même de ses métiers et de ces fonctions différents, c'est bien la conscience de Chateaubriand mémorialiste, sa mémoire qui se dit, tout comme elle se crée, par et dans l'écriture. Et l'image de la voix continue, nous venant d'outre-tombe, a la même fonction unifiante. C'est donc l'œuvre qui fait (la *personne* de) l'homme, au sens que Locke donne au terme de la *personne*.

Mais il y a un autre rapprochement de la pensée de Locke avec la vision de l'instance narrative des *Mémoires*. Dans le Prologue des *Mémoires de ma vie*, Chateaubriand nous dit que son œuvre autobiographique a une visée éthique : « J'écris principalement pour rendre compte de moi à moi-même. » (*Ibid.* : 61) Or, cela correspond à la vision lockienne de la conscience, en tant qu'une instance responsable : l'identité personnelle ou la personne est définie « par sa mémoire et sa capacité à rendre les comptes sur elle-même » (Ricœur 2000 : 123, 124).

4. Conclusion

Dans la première section de notre étude, nous avons eu recours à la pensée de Ricœur sur l'identité personnelle en tant que l'*ipséité*, ou la *mienneté*, la théorie laquelle inclut l'autre, pour analyser les raisons des parallélismes que Chateaubriand établit dans le livre XII des *Mémoires d'outre-tombe* entre lui et Shakespeare, dramaturge érigée en modèle du romantisme français par Hugo et Stendhal, et aussi des raisons des rapprochements et de l'identification évidente entre le mémorialiste et Byron, figure clé du romantisme anglais.

Dans la seconde section de notre étude, nous avons eu recours à la définition du *cogito* de Descartes, et à « philosophie du même » de Locke (Ricœur 2000 : 129) pour analyser les sens et la fonction de la voix d'outre-tombe du narrateur des *Mémoires*. Nous avons démontré que la vision – tardive, il est vrai – de la voix d'outre-tombe du narrateur des *Mémoires* peut être rapprochée de la vision cartésienne du sujet, appréhendée comme « une chose pensante », un être immatériel, sans corps, et qui pense. Mise à part cette affinité avec le *cogito* cartésien, la voix du narrateur de Chateaubriand a partie liée avec la conception lockienne de l'identité comme conscience et mémoire, en ce qu'ont en commun la fonction unifiante : la voix sépulcrale fonde l'identité, la *personne* du narrateur, par-delà de la diversité des moments et des lieux différents, ici en occurrence ceux de la rédaction des *Mémoires*.

Ce qui différencie la vision de la voix des *Mémoires d'outre-tombe* de la conception de l'identité chez Descartes et chez Locke, c'est que pour Chateaubriand ni l'identité, ni la mémoire ne sont pas seulement individuelles – elles sont aussi collectives. Et la voix qui nous vient de l'ailleurs de la sépulture peut être lue comme la métaphore de la pérennité de la mémoire collective de l'époque du mémorialiste, celle de l'entre-deux-siècles, et de l'entre-deux-mondes, temps sauvé de l'oubli par l'œuvre-confluence, car, Chateaubriand ne nous le dit-il pas, la pensée, comme l'idée, « ne connaît point de tombeau » (MOT I : 782).

Références bibliographiques

- Berchet 1989 : J.-C. Berchet, « Préface », in : Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe I*, Livres I-XII, Paris : Garnier, 5–49.
- Bony 2001 : J. Bony, *Lire le romantisme*, Paris : Nathan/HER.
- Chateaubriand 1989 : F. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe I*, Livres I à XII, Paris : Garnier. Abréviations: MOT I.
- Chateaubriand 1998 : F. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe IV*, Livres XXXIV-XLII, Paris : Garnier. Abréviations: MOT IV.
- Descartes 1996 : R. Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris : Hachette livre.
- Ferret 1998 : S. Ferret [éd.], *L'identité*, Paris : Flammarion.
- Gracq 1989 : J. Gracq, *Préférences*, in : *Œuvres complètes I*, Paris : Gallimard, (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), „Le Grand Paon“, 914-926.
- Hugo 2009 : V. Hugo, *Préface de Cromwell*, Paris : Larousse.
- Lejeune 1996 (1975) : Ph. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris : Éditions du Seuil.
- Locke 1983 : J. Locke, *Essai concernant l'entendement humain*, Paris : Vrin.
- Montaigne 1989 (2002) : M. de Montaigne, *Les Essais*, Paris : Gallimard, coll. « Quarto ».
- Perot 1997 : N. Perot, « Présentation », in : F. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Livres I à V, Paris : Flammarion, coll. « GF », 19-35.
- Ricœur 2000 : P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Éditions du Seuil, coll. „Points/Essais“.
- Ricœur 1990 : P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Essais ».
- Roulin 2007 : J.-M. Roulin, « Présentation », in : F. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livres IX à XII, Paris : Flammarion, coll. « GF », V-XXIV.
- Stendhal 1936 : Stendhal, *Racine et Shakespeare*, Paris : Larousse, 1936.
- Sultan 1999 : Patrick Sultan, *Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe*, Paris : Ellipses Éditions Marketing.
- Tucci 2018 : P. Tucci, *Écritures de moi, paysages, figures dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris : Classiques Garnier.

Даниела Ђурко

**Писање и идентитет у Шатобријановим *Мемоарима мој живојџа*
и *Зајробним мемоарима* (I-XII)**

У првом делу овог чланка, који анализира проблематику личног и наративног идентитета у првих дванаест књига *Зајробних усјомена*, наш приступ темељили смо на мисли Пола Рикера. Према Рикеру, особни идентитет није само истоветност, идентичност (фр. *mêmeté*), већ постоји и друго поимање идентитета, као себства (фр. *mienneté* или *ipséité*), при чему потоње схватање укључује и другост, односно постепено укључивање других у властити идентитет. У дванаестој књизи *Зајробних мемоара* ликови других првенствено су Шекспир и Бајрон, које Шатобријан није одабрао за моделе идентификације искључиво зато што су били узор естетике француског романтизма. Показали смо, наиме, да се Шатобријан поистовећује са Шекспиром понајвише због истоветности њиховог симболичког положаја, на историјској прекретници народа. Шатобријанове мисли о томе како је велики песник већ заборављен, како у Венецији, тако готово и у самом Лондону, крију тескобно промишљање неизвесне будућности властитог књижевног дела.

У другом делу чланка анализирамо идентитет као наративну инстанцу *Зајробних мемоара*, при чему треба нагласити да Шатобријанов приповедач није само наративна инстанца, већ је, као писац зрелих и позних година, и сам постао лик дела које пише. Ту закључујемо како Шатобријанова (касна) идеја о гласу мртвог човека који се у делу непрекидно чује, има сличности с Декартовим и Локовим поимањем личног идентитета. При томе сматрамо да није извесно говорити о правој интертекстуалности, већ о подударану визија, премда је могуће да је Шатобријан, љубитељ филозофије, а нарочито метафизике, био упознат с Декартовим мишљењем, и премда је, бар делом, свакако познавао Локов емпиризам, који је, уосталом, утицао на све значајније књижевнике Шатобријанове генерације. Наиме, Шатобријан се кратко критички осврће на Лока, о чему сведоче фрагменти „филозофске дигресије” који су се, према сведочанству Сент-Бева, првобитно налазили на крају једанаесте књиге *Зајробних мемоара*.

Загробни глас Шатобријановог приповедача је, као Декартов *cogito*, бестелесно „мислеће биће”. По питању подударану приповедачаевог оностраног гласа с Локовим поимањем личног идентитета, закључили смо да је тај глас, као континуитет свести и сећања, фактор који повезује, уједињује и спаја у јединствено себство сва она приповедачаева *ја* која се читаоцу *Мемоара* обраћају из различитих места, земаља и током разних раздобља пишчевог живота.

Кључне речи: Шатобријан, *Зајробни мемоари*, филозофска интертекстуалност, идентитет, сећање, Декарт, Лок, Рикер.